

FLEURS FLÉTRIES

A. M. A. F. DE ST. M.

Pâles fleurs où mes yeux émus
Se reposent avec tristesse,
Pourquoi me rappeler l'ivresse
De ces beaux jours qui ne sont plus ?
Pourquoi votre pâle corolle,
Embaumant le calme du soir,
A mon regard fait-elle voir
L'Ange du bonheur qui s'envole ?

Pourquoi, lorsque mes doigts distraits
Vous entrelacent en couronne,
Me semblez-vous au vent d'automne
Vous balancer sous les cyprès,
Et vois-je votre pur calice
Parer un front prêt pour les cieus,
Tandis que de deux grands yeux bleus
Tombent les pleurs du sacrifice... ?

Pâles fleurs, puisque votre voix
Ne sait que dire : Tout vacille,
Tout s'éteint ! le chant dans les bois,
Dans le ciel, l'étoile qui brille ;
Puisque de mon beau matin d'or
Tous les rayons sont morts dans l'ombre,
Puisque le chemin est si sombre,
Pourquoi me parlez-vous encore ?

AUG. OUVREAU.

Québec, 20 janvier 1878.

MIRAMAR

Miramar est à une lieue de Trieste. La route est délicieuse : vous suivez le rivage de la mer qui se creuse, qui s'avance, s'arrondit, toujours ourlé d'une élégante dentelle d'écume. Quand cette mer n'a pas des fureurs de sorcière, elle a des grâces de jeune fille. Son flot est limpide et bleu, son haleine est rafraîchissante, sa voix tendre comme un soupir. Des vols de mouettes s'égrenent autour de nous dans l'azur, et au large, passaient comme les spectres des vaisseaux naufragés, les formes indécises de grandes embarcations. Quelques canots à voiles rouges tranchaient brusquement sur l'harmonie de ce tableau aux couleurs veloutées et vaporeuses.

Du côté de la montagne il y a une multitude de charmantes villas toutes blanches, qui ressemblent à une bande de folâtres baigneuses.

A travers les interstices du feuillage on admire leur perron de marbre, leur façade élégante, ornée d'un balcon d'où les plantes grimpantes débordent et jettent aux papillons diaprés et aux abeilles d'or une véritable échelle de fleurs.

Au bout de la route, sur un promontoire pittoresque, on aperçoit le château de Miramar ; ses tours crénelées, son architecture massive commandent la mer avec l'attitude fière et mélancolique d'une forteresse.

L'histoire de ce château n'a jamais été racontée, et comme j'en tiens les détails d'un ami d'enfance de Maximilien, le lecteur trouvera sans doute quelque intérêt à la connaître.

En 1856, le jeune archiduc était commandant de la marine autrichienne, qui lui doit toutes ses victoires ; il ne pensait point à Miramar et ne s'attendait pas à être un jour gouverneur des provinces lombardes ; il avait déjà fait un voyage en Grèce et en Asie-Mineure ; il avait parcouru l'Espagne, le Portugal, la Sicile ; il avait vu l'Orient et la Terre-Sainte.

Il aimait la mer d'un amour de marin et avait fixé sa résidence à Trieste ; souvent, au milieu de la tempête, il montait en canot et se plaisait à affronter le péril. Un jour de très-forte bourrasque, son embarcation fut enlevée comme une plume et emportée au-delà du cap de Gignano. Là, plus de vent, une eau aussi calme et tranquille que celle d'un lac.

Maximilien descendit à terre et trouva la position si favorable et le point de vue si beau, qu'il résolut d'y bâtir une petite maison de pêcheur. Il acheta le terrain et commença par y faire des essais de culture de plantes exotiques, ne se doutant pas de la fécondité extraordinaire de ce sol exposé en plein midi.

L'année suivante, il épousa la fille du roi des Belges, et la baguette d'or que lui apportait cette princesse transforma la cabane en palais digne d'un roi.

A cette époque, Maximilien s'occupait beaucoup d'architecture ; il avait conçu l'idée de cette admirable église votive qui

est un des joyaux de la ville de Vienne ; il s'appliqua à tracer de sa propre main le plan de Miramar. Les travaux furent poussés avec activité, mais en 1858, lorsqu'il dut abandonner la Lombardie, il n'y avait de terminé que la maison rustique qui s'élève au sommet de la colline. Il s'y installa avec sa femme et trouva cette demeure si charmante, qu'il ne voulut plus la quitter, même après l'achèvement du château.

Figurez-vous un grand chalet tapissé de chèvrefeuille et enguirlandé de vigne-folle, entouré de bosquets de camélias et de lauriers-rose qui l'ombragent avec le mystère de rideaux d'alcôve. Que la vie devait être douce dans cette solitude envivante de fleurs et de chants d'oiseaux, dans ce nid de verdure caressante, avec le ciel sur la tête, la mer à vos pieds, un chaste amour dans le cœur ! Maximilien avait réalisé le rêve moderne d'une chaumière, d'un cœur et d'une bourse. La générosité de ce prince rendait ce dernier élément de bonheur indispensable, car il aimait à s'entourer d'artistes, d'hommes de lettres, de savants ; il les comblait d'attentions et n'oubliait point ces petits cadeaux si propres à l'entretien de l'amitié. Ah ! si ces allées pouvaient parler, si ces arbres pouvaient redire ce qu'ils ont entendu, nous pénétrerions jusqu'au fond de cette âme et nous verrions combien les idées et les projets qui y mûrissaient étaient nobles et grands.

Maximilien était tout un homme de cœur ; son souvenir est encore aujourd'hui vénéré dans ces provinces lombardes qu'il administra en ami et en père ; et, dans ce Mexique, où il ne voulut point régner en conquérant, les Indiens des environs de Queratero ne bâtiraient pas une cabane sans y mettre, comme un talisman, une pierre détachée du tertre où il fut inhumé. A l'arrivée de son cercueil à Trieste, jamais on ne vit émotion plus profonde : les magasins étaient fermés, tout travail avait été suspendu ; on ne rencontrait que des gens en habits de deuil et des femmes qui sanglotaient. Pendant de longues années, les basses classes de la population slave n'ont pas voulu croire à sa mort. "Il reviendra ! disaient-elles, il reviendra !"

Quand on pense à la vie heureuse qu'ils auraient pu mener ici, quand on évoque ce passé aux heures lentes et sans alarmes, et qu'on se dit que maintenant lui n'est plus et qu'elle est morte aussi, bien que vivante, c'est avec une indéfinissable tristesse qu'on franchit la grille de cette résidence. On ne peut parcourir ces jardins pleins d'enchantements, sans y placer des scènes de bonheur ; dans ces allées baignées d'une lumière verte et crépusculaire l'imagination croit voir encore un couple enlacé qui disparaît. C'est un Paradis perdu, où, comme dans l'autre, ce fut Eve qui pécha la première : le serpent de l'orgueil s'adressa d'abord à la femme, qui prit la pomme, y mordit et la présenta ensuite à son mari. Cette jeune tête d'archiduchesse avait des nostalgies de couronne et de gloire. Dans la terrible aventure du Mexique, les historiens futurs chercheront la femme.

Au vestibule, une douzaine de halbardes au ratelier indiquent que l'on est dans la maison d'un prince du sang ; l'aspect peu guerrier de ces armes de parade est encore adouci par le voisinage d'une coupe de marbre, où boivent deux colombes, au cou arqué, aux ailes frémissantes. La fenêtre du fond encadre le golfe de Trieste. C'est un décor merveilleux.

Le cabinet de travail et la chambre à coucher attenante qui s'ouvrent sur le vestibule sont la reproduction exacte des deux cabines que Maximilien occupait sur la frégate *Novara*, avec laquelle il fit le tour du monde. Sur le bureau, une miniature de l'impératrice Charlotte. La bibliothèque est riche en livres de science, d'histoire et de voyage, en toutes langues ; à l'âge de dix-huit ans, Maximilien parlait le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le hongrois, le slave, le grec et le latin. Des statues de Dante, de Goethe, de Shakespeare, d'Homère ornent cette pièce. d'un

style sobre et élégant. C'est dans cette pièce, ayant vue sur la mer dont il aimait la sublime immensité, que Maximilien écrivit ses quatre volumes de Mémoires, d'esquisses de voyages, d'aphorismes et de poésies. Je ne sais pas d'endroit plus merveilleusement choisi pour le rêve et le travail, la pensée et l'oubli. Aussi, l'inspiration fut-elle heureuse, et l'Allemagne entière fut unanime à décerner à l'archiduc la couronne des poètes-rois, moins lourde et surtout moins fragile que celle des rois-poètes. Maximilien avait un talent descriptif exquis ; il observait avec finesse et écrivait avec art.

Il adorait l'Italie : Naples était pour lui "un morceau de paradis tombé du ciel ;" il a décrit cette ville avec la plume d'un sémaphore trempée dans l'or d'une étoile.

Au salon trônent les portraits de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche.

Dans la chambre à coucher se trouvent les portraits de Napoléon III et de l'impératrice.

La chapelle a été construite sur le modèle de la sainte chapelle de Jérusalem.

Le premier étage renferme toute une collection de tableaux anciens et de portraits.

Dans la chambre dite de l'empereur, Pie IX est placé vis-à-vis de la reine Isabelle. On y remarque également un tableau de Raphaël et le secrétaire de Marie-Antoinette, en bois de rose.

La salle de conversation est couverte de peintures retraçant l'histoire de Miramar : l'arrivée des Romains, l'empereur Léopold Ier reçu à Trieste, la députation mexicaine se présentant devant Maximilien et son départ pour le Mexique.

De même que le château impérial de Vienne, le château de Miramar possède sa salle du trône.

L'escalier, dans le goût gothique allemand, est en bois sculpté, avec des statues de héros d'armes tenant des candélabres.

Les murs sont couverts de trophées indiens rapportés de l'Archipel.

Maximilien avait pour la nature la passion d'un Jean-Jacques Rousseau ; il voyait dans les plantes tout autre chose que de la tisane ; il aimait leurs couleurs, leurs formes variées, leurs parfums ; il les cultivait en homme de goût et en artiste, et les décrivait en poète. C'est à profusion qu'il en a répandu autour de Miramar, changeant ainsi en oasis le rocher brillant et nu, et acclimatant sous cette latitude la végétation frileuse et rayonnante de l'Orient. Du haut des terrasses, l'œil parcourt toute la gamme étincelante des tamarins, des baobabs, des cocotiers, des pins parasols, des cactus et des figuiers. Il y a çà et là des palmiers qui font penser à Paul et à Virginie, et qu'il appelait dans son langage imagé des "fées issues du songe de quelques dieux ;" il comparait aussi la gracieuse inflexion de leurs feuilles "à la danse des grâces ;" il y a des parterres d'une richesse de tons si éclatants, qu'on les dirait semés de pierreries et bordés comme des chasubles ; des chamilles s'ouvrent sur la mer, semblables à des grottes de nymphes ; des bassins étoilés de lotus mettent de grands miroirs au milieu des pelouses ; et détachant leurs blancheurs sur les massifs sombres, quelques statues mythologiques réchauffent leur nudité divine au soleil.

Maximilien aimait tant son Miramar qu'il en a fait la retraite enchantée d'un prince des *Mille et une Nuits*. Aussi, dans l'autre monde, s'il est une récompense pour ceux qui ont injustement souffert, il doit lui être permis de venir quelquefois dans ces allées qu'il a plantées, chercher les traces de la pauvre Ophélie.

Au Mexique, ses seuls amusements de récréation étaient ceux qu'il consacrait à Miramar : il dirigeait son ancienne résidence comme s'il devait y revenir d'un jour à l'autre, il transmettait par chaque courrier ses ordres pour changer ou déplacer les fleurs de tel parterre, pour meubler telle chambre, pour faire ici des adjonctions, là, des réparations. Miramar était pour lui la houlette et le chapeau du berger devenu roi ; son souvenir, qui lui rap-

pelaient son bonheur passé, adoucissait les sombres occupations du présent.

Ce fut le 10 avril 1864 que la députation mexicaine chargée de lui présenter la couronne du Mexique, arriva à Miramar.

Trois jours après, le couple impérial quittait le sol de l'Autriche.

De grand matin déjà, une animation inaccoutumée régnait dans le port de Trieste et sur la route de Miramar. De toutes les parties du royaume, on accourait faire ses adieux au plus aimé des archiducs.

La *Novara* et la frégate française *Thémis* mouillaient en rade, et auprès des deux navires se balançaient sur leur ancre, six vapeurs du Lloyd autrichien, chargés de spectateurs.

A une heure de l'après-midi, l'empereur conduisant sa femme au bras, et tout occupé pour le voyage, entra dans les salons où l'attendaient une vingtaine de députations chargées de lui remettre des adresses d'adieu. Maximilien était visiblement ému ; quand le bourgmestre de Trieste lui eut exprimé la douleur que la population ressentait à son départ, il ne retint point ses larmes, embrassa le bourgmestre, serra la main à tous ceux qui l'entouraient, et murmura à demi-voix : "Je pressens que je ne reverrai plus ce pays !"

Cette nature poétique et chevaleresque était accessible aux plus singuliers pressentiments. De sinistres pensées se glissaient tout à coup au fond de son âme et la plongeaient dans des tristesses infinies. Son *Journal de voyage* est rempli de mélancoliques réflexions.

(La suite au prochain numéro.)

LES FEMMES

Comment des hommes sensés peuvent-ils résister au dégoût qu'inspire l'art chez les femmes qui n'ont point assez de talent pour le déguiser ? Quoi de plus insupportable que les minauderies, les airs penchés, les sourires de commande, l'exercice des yeux, de l'éventail, etc., quand on les examine de sang-froid ?

* *

La louange la plus flatteuse pour une jolie femme, c'est le mal qu'on lui dit des autres femmes.

* *

Quand les femmes ont passé trente ans, la première chose qu'elles oublient, c'est leur âge ; lorsqu'elles sont parvenues à quarante, elles en perdent entièrement le souvenir.

* *

On raconte que deux dames sur le retour de l'âge prenaient le plus grand soin pour dissimuler la date de leur naissance. C'est pourquoi l'une d'elles, rendant visite à l'autre, avait coutume de lui dire tous les premiers jours de l'an : "Madame, je viens savoir quel âge vous voulez que nous ayons cette année."

Une autre avait coutume tous les ans de se dire plus jeune d'une année. Son fils lui dit un jour : "Ma mère, si vous continuez ainsi de rajeunir et que je vieillisse tous les ans d'une année, je finirai par être plus âgé que vous."

* *

Les femmes savent mieux feindre de ne pas aimer, qu'elles ne savent aimer véritablement : elles ont plus de plaisir à devoir un cœur à leur adresse qu'à leur sincérité. Leur vanité se trouve flattée de tous les tourmens qu'elles font souffrir, et elles sont plus touchées de l'embaras d'un amant qui ne sait à quoi s'en tenir, que du plaisir de le rendre parfaitement heureux.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au *RÉV. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.*

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vantours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LERLANC. Atelier : 547, rue Craig